

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Gilbert Tremblay, U. (2016) « Forest, D. (2014), *Neuroscientisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris, Éditions Ithaque, 205 p. », *Ithaque*, 18, p. 105-110.**

URL : <http://hdl.handle.net/1866/13362>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Forest, D. (2014), *Neurosepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris, Éditions Ithaque, 205 p.

Ugo Gilbert Tremblay*

Neurosepticisme constitue à n'en point douter un ouvrage majeur : autant on ne trouve aucune publication équivalente en langue française, autant celle-ci s'impose comme une contribution incontournable aux débats philosophiques entourant la réception des neurosciences. Dans son domaine propre, celui de l'épistémologie des sciences, ce livre a l'inestimable mérite de situer son propos dans une zone de parfait équilibre entre deux excès, refusant aussi bien le procès sans appel, le mépris hautain, que l'adhésion sans nuance ou le dithyrambe béat. La lecture de cet ouvrage semble ainsi offrir un antidote précieux à deux attitudes également infructueuses : en même temps qu'il immunise contre le dédain irréflecti, qui consiste à discréditer en bloc les travaux issus des neurosciences, il parvient aussi à prémunir contre l'exaltation aveugle, qui laisse croire que les neurosciences seraient ni plus ni moins en passe de décrypter les mystères jusqu'alors impénétrables de l'esprit humain. Voilà deux attitudes qui condensent en quelque sorte deux figures de l'ignorance, saisies à deux moments distincts du processus de connaissance : ignorance en amont, dans un cas, qui traduit une réticence *a priori* à l'idée de se frotter à des pans entiers du savoir (on délègitime alors ce qu'on ignore pour mieux se justifier de l'ignorer) ; ignorance en aval, dans l'autre cas, qui consiste cette fois à se méprendre *a posteriori* sur l'ampleur de ce qu'on a découvert, à confondre recherche scientifique

* L'auteur est doctorant en droit (Université de Montréal) et en philosophie (Université de Genève).

et spéculation, ou encore à refuser de réexaminer les frontières d'un savoir auquel on est tenté de prêter des retombées démesurées.

Tandis que la première ignorance est abordée d'une manière plus indirecte par Denis Forest¹, la seconde est quant à elle traitée d'une manière frontale tout au long de son ouvrage, son but étant de déterminer l'étendue du non-savoir qui lézarde l'édifice neuroscientifique de l'intérieur, de mesurer le caractère hardi ou instable des hypothèses qui le traversent, ou encore de saisir à quel moment précis les prétentions auxquelles les sciences du cerveau prêtent leur autorité deviennent outrancières, si ce n'est fantasmatiques. L'entreprise de l'auteur n'est toutefois pas conduite à la façon d'un discours qui se développerait pour lui-même. Il ne s'agit pas en effet pour lui d'examiner sans détour les propositions issues des neurosciences, mais plutôt de procéder à l'examen de ces dernières en passant à chaque fois par la médiation des différents discours « neuroseptiques » qui les contestent, tantôt pour leur donner raison ou souligner la force irréductible de leurs soupçons, tantôt au contraire pour défendre la légitimité de la démarche neuroscientifique à l'encontre de doutes jugés mal fondés ou hyperboliques. L'immense originalité du livre de Denis Forest réside ainsi en ce qu'il rend solidaire l'évaluation de la justesse des prétentions des neurosciences de l'évaluation de la justesse des doutes formulés à leur endroit.

Le neurosepticisme, tel qu'il se trouve défini par l'auteur, renvoie à « toute attitude de l'esprit qui interroge et met en doute la solidité, la portée, ou l'innocuité de la connaissance que produisent les neurosciences² ». Loin de considérer cette attitude de méfiance comme une activité parasitaire, ou de voir dans le neurosepticisme un taon inconvenant qui viendrait perturber le travail des scientifiques par simple goût de la polémique et de la discorde, la perspective privilégiée par Forest consiste plutôt à donner droit de cité à ces arguments, à prêter l'oreille à ces accusations, en considérant que sous sa forme la plus rigoureuse, ce genre de discours doit même être compris comme « *indissociable de l'activité*

¹ Cf. Forest, D. (2014), *Neurosepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, p. 80.

² *Ibid.*, p. 13.

*neuroscientifique elle-même*³». Dans les quatre chapitres serrés qui forment la trame de son livre, la tâche que se donne Forest se résume à deux grands objectifs : répertorier, d'une part, les positions typiques du neuropticisme, et tâcher de voir, d'autre part, dans quelle mesure il faut conférer du poids à l'incrédulité qu'elles nourrissent⁴.

Le premier chapitre, qui est le plus long du livre, porte sur la confiance que l'on peut raisonnablement investir dans les techniques d'imagerie cérébrale. Forest s'attache à rappeler la complexité vertigineuse du processus qui mène à la production des images du cerveau, et insiste sur les différentes critiques qui les prennent pour cibles. Une des grandes questions qui se pose est de savoir ce que signifie exactement le fait de dire que les neurosciences ont « confirmé » ou « démontré » l'implication de telle région cérébrale dans une activité cognitive précise⁵. Quelle validité au juste faut-il accorder à de telles assertions ? L'IRM fonctionnelle, par exemple, s'appuie sur une cascade d'inférences qui va du signal BOLD (*Blood Oxygen-Level Dependant*) suscité par la présence d'oxygène dans le sang à l'activité neuronale, de cette dernière à l'activité mentale, et de celle-ci encore à une fonction psychologique particulière. Or la multiplication des inférences n'est pas sans accroître aussi le risque que l'image produite soit davantage une source de méprises que de connaissances, d'autant que les observations en jeu ne sont pas brutes, immédiates, mais dépendent de choix méthodologiques souvent délicats⁶. Les images qui nous parviennent sont en effet mises en forme à double titre, d'une part par les décisions humaines qui sont déjà cristallisées dans la technique qui les affiche (détermination des seuils de réponse significative, choix de l'échelle et du jeu des couleurs, etc.⁷), d'autre part par les interprétations qui font ensuite parler lesdites images, sachant qu'il y a régulièrement plusieurs lectures envisageables⁸. Ceci dit, reconnaitre à l'instar de Forest que

³ Forest, D. (2014), *Neuropticisme*. *Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁵ *Ibid.*, p. 25.

⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁷ *Ibid.*, p. 69.

⁸ *Ibid.*, p. 39.

« L'imagerie ne nous dit pas tout ce qu'on en espérait⁹ » n'implique pas pour autant de soutenir qu'elle ne nous dit rien, comme le suggèrent à quelques nuances près des auteurs comme Van Orden, Uttal, Hardcastle et Stewart¹⁰. Les enquêtes fondées sur l'imagerie peuvent malgré tout s'avérer fort instructives, à condition, soutient Forest, que leurs résultats soient corrélés et mis en cohérence avec le produit d'autres techniques et moyens d'investigations¹¹. Le problème n'est donc pas tant pour lui de savoir *si* la neuro-imagerie est un instrument de connaissance authentique, mais *quand* elle peut l'être, et de quoi¹². Tout le premier chapitre peut ainsi se lire comme un refus de sauter inconsidérément d'un ébranlement de la confiance à un retrait de toute confiance.

Le second chapitre porte moins quant à lui sur la part d'incertitude inhérente à l'entreprise neuroscientifique que sur les arguments sceptiques qui mettent en cause son *utilité* même pour la connaissance de l'esprit. Suivant ce point de vue, qualifié par Forest de néo-wittgensteinien¹³, les neurosciences seraient incapables à nous apprendre quoi que ce soit sur l'esprit humain, ce dernier étant jugé irréductible aux explications fondées sur les mécanismes cérébraux, lesquelles commettraient sans cesse des erreurs de catégorie. Si des auteurs comme Descombes¹⁴ reconnaissent volontiers aux neurosciences le pouvoir d'identifier les conditions physiologiques qui bornent le mental, ils se refusent toutefois à concéder qu'elles puissent parler avec justesse des états psychologiques qui le caractérise¹⁵. Précisons que la critique ici n'est pas tant de l'ordre d'un dualisme ontologique, mais d'une division des domaines de

⁹ Forest, D. (2014), *Neuropticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, p. 53.

¹⁰ Cf. Van Orden, G. & K. R. Paap (1997), « Functional neuroimages fail to discover pieces of mind in parts of the brain », *Philosophy of Science*, 64 (suppl.), p. 85-94 ; Uttal, R. W. (2001), *The New Phrenology : The Limits of Localizing Cognitive Processes in the Brain*, Cambridge, MIT Press ; Hardcastle, V. G. & C. M. Stewart (2002), « What do brain data really show ? », *Philosophy of Science*, 69, p. 72-82.

¹¹ *Ibid.*, p. 61.

¹² *Ibid.*, p. 64.

¹³ *Ibid.*, p. 105.

¹⁴ Cf. Descombes, V. (1995), *La Dénrée mentale*, Paris, Minit.

¹⁵ *Ibid.*, p. 85.

pertinence de chaque discours¹⁶. Or, à l'encontre d'une telle division, Forest parvient à montrer de façon très convaincante, en mobilisant les exemples pathologiques du membre fantôme et de la main anarchique, que la radicalité de ces critiques résulte souvent d'une confusion entre le projet des neurosciences et une forme caricaturale d'éliminativisme¹⁷. Selon lui, les neurosciences sont bel et bien en mesure, une fois purgées de toute immodestie, de nous renseigner sur notre fonctionnement mental, là même où l'analyse conceptuelle pure ou l'introspection sont condamnées au mutisme¹⁸. Ce chapitre contient en outre des développements passionnants sur le concept de plasticité cérébrale, Forest nuancant considérablement la thèse voulant que celui-ci puisse être synonyme de « permanente réinvention de soi » et montrant que la contrainte cérébrale ne saurait être aisément reléguée au second plan¹⁹.

Les troisième et quatrième chapitres se penchent plus spécifiquement sur les limites d'une analyse trop exclusivement centrée sur le cerveau, taxée de cérébro-centrisme par les neurosceptiques²⁰. Tandis que le troisième chapitre concerne davantage les critiques issues du pragmatisme et de la théorie de l'esprit étendu, où il s'agit principalement de déplorer l'occultation du corps ou encore la négligence du contexte extracérébral, le dernier chapitre se concentre plutôt sur les doutes émis par des sociologues regrettant la représentation appauvrie du social qui émanent des neurosciences. Dans le premier cas, Forest estime que les neurosciences ont déjà en tant que telles répondues à ceux qui leur reprochent d'être closes sur elles-mêmes, et il fournit en ce sens plusieurs exemples récents attestant qu'elles ne se contentent pas de répondre au *comment*, mais remontent également au *pourquoi*, questionnement qui les conduit précisément à l'extérieur de la seule boîte crânienne, dans le contexte élargi (notamment évolutionnaire) qui leur permet de mieux situer les objets qu'elles cherchent à

¹⁶ Descombes, V. (1995), *La Denrée mentale*, Paris, Minuit, p. 79.

¹⁷ *Ibid.*, p. 90.

¹⁸ *Ibid.*, p. 120.

¹⁹ *Ibid.*, p. 110.

²⁰ *Ibid.*, p. 125.

comprendre²¹. Sur ce point, Forest est catégorique et considère que « la montagne neuroseptique accouche d'une souris²² », ce qui le laisse « *sceptique sur le neuroscepticisme*²³ » lui-même. Quant au soupçon d'une incapacité méthodologique des neurosciences à se saisir du social, l'auteur est davantage enclin à y voir la marque d'un scepticisme salutaire, dans la mesure où les neurosciences sociales réfléchissent effectivement dans un cadre artificiel qui est souvent à cent lieues « des conditions de l'intelligibilité de la vie collective telle que nous la connaissons²⁴ ». Ceci dit, quoique les neurosciences actuelles s'intéressent plus à l'intersubjectivité qu'au « social » *stricto sensu* de la sociologie, Forest insiste pour dire qu'elles peuvent néanmoins nourrir les recherches des sciences sociales, du moment bien sûr qu'elles ne se donnent pas la mission mégalomaniaque de les éliminer²⁵. Après tout – et c'est là certainement une conclusion qui récapitule à merveille l'ouvrage pondéré de Forest –, « l'intérêt bien compris des neurosciences n'est pas dans la neuro-hégémonie²⁶ », mais dans l'ouverture interdisciplinaire et la collaboration.

²¹ Descombes, V. (1995), *La Denrée mentale*, Paris, Minuit, p. 149.

²² *Ibid.*, p. 161.

²³ *Ibid.*, p. 169.

²⁴ *Ibid.*, p. 193.

²⁵ *Ibid.*, p. 196.

²⁶ *Ibid.*, p. 198.